



## NOBLE ART

Le manager éructe. « *T'écoutes pas! Je t'ai dit, ne frappe pas à droite et toi, tu frappes à droite! Tu veux perdre, c'est ça ?* » Nous sommes le 21 janvier 1998, à Londres, et Fabrice Bénichou se bat contre Spencer pour un titre de champion d'Europe. Bénichou a 33 ans, c'est un vieux de la vieille, il a été trois fois champion du monde et six fois champion d'Europe. Il a connu la gloire et la fortune, avant de se retrouver ruiné par des indéclicats. Trois ans auparavant, il a décidé de revenir. De se battre à nouveau. Pour l'argent, bien sûr : « *Tous ceux qui retentent l'aventure le font pour le fric* », dit le journaliste Michel Chemin. Mais pas seulement. Il a visiblement des comptes à régler, Bénichou. Avec les autres. Mais, surtout, avec lui-même.

L'entraîneur fidèle, l'ami de toujours, Jean Molina, est formel. A plus de 30 ans, son protégé est le seul Français qui puisse encore rivaliser avec les grands Américains. Un physique d'ado. Des dons intacts. Ah si seulement il le voulait, si seulement il y croyait, si seulement il aimait la boxe...

*Noble Art* n'est pas seulement un documentaire sur un grand champion. Certes, Pascal Deux filme – comme

l'ont fait bien des cinéastes avant lui – l'entraînement et les coulisses, le rituel du bandage des mains par le soigneur, la fièvre et les coups. Mais il filme aussi le doute et l'angoisse. Les regards de Fabrice Bénichou perdus dans le vague. Ses confidences désabusées : « *Je me force à m'entraîner, murmure-t-il, mais une mauvaise voix me dit sans cesse : « Me défoncer ? Pourquoi faire ?* ». Avant de conclure : « *J'ai plus faim, j'ai plus la rage. Quand t'as plus cette faim, c'est que quelque chose s'est cassé en toi.* »

Alors, peu à peu, le document prend des allures de fiction romanesque. Fabrice Bénichou devient l'héritier de ces champions magnifiques et paumés, rongés de l'intérieur, usés par la vie et le temps, qu'interprétaient, dans les mélos flamboyants du Hollywood de jadis, Robert Ryan ou John Garfield. Dans sa quête d'une renaissance impossible, d'une reconnaissance illusoire, le film, lui, devient aussi mélancolique et beau que le *Fat City* de John Huston, l'un des plus grands films – peut-être le plus grand – jamais consacré à l'art noble. Qui, selon les témoins du film, l'est de moins en moins.

**Pierre Murat**

